



HAL
open science

Le Luther de Cristiani, un exemple d'historiographie apologétique

Yves Krumenacker

► **To cite this version:**

Yves Krumenacker. Le Luther de Cristiani, un exemple d'historiographie apologétique. Nos églises bourbonnaises, 2022, pp.61-69. halshs-03885456

HAL Id: halshs-03885456

<https://shs.hal.science/halshs-03885456v1>

Submitted on 5 Dec 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LE LUTHER DE CRISTIANI, UN EXEMPLE D'HISTORIOGRAPHIE CATHOLIQUE APOLOGÉTIQUE

Pendant de nombreuses années, au sein du monde catholique, M^{gr} Cristiani était surtout connu pour être « l'homme qui a écrit sur Luther¹ ». Il est vrai qu'il est le premier, dans l'historiographie catholique française, à tenir compte des travaux scientifiques allemands de Döllinger, Janssen et surtout Denifle qui, sans le moins du monde réhabiliter Luther, font justice de la légende noire remontant à la biographie polémique de Cochlaeus de 1549 (en latin, la version allemande est de 1582)². Il n'est pourtant plus lu ni cité aujourd'hui par les spécialistes de Luther, sauf dans une perspective historiographique, ses travaux étant considérés comme complètement dépassés. Comment comprendre cette évolution rapide, qui doit certainement beaucoup au courant œcuménique qui s'est développé dans le sillage de Vatican II³ ? C'est ce que nous allons nous efforcer d'examiner, en étudiant les principaux écrits de L. Cristiani sur Luther et en nous demandant quels sont ses présupposés et ses principes méthodologiques.

Les contributions de L. Cristiani à l'étude de Luther et du luthéranisme

L'intérêt de L. Cristiani pour l'histoire et pour Luther est assez tardif. Issu d'une famille corse, ayant vécu à Moulins et à Rome, il a sans doute rencontré peu de protestants dans sa jeunesse. Quant à l'histoire du protestantisme, il a dû la connaître à travers les grands manuels en vogue dans le catholicisme de l'époque, l'*Histoire universelle de l'Église catholique* de Rohrbacher, poursuivie par Fèvre, l'*Histoire générale de l'Église* de Darras⁴, ou encore la grande *Histoire de l'Église* du cardinal Hergenröther, dont le volume sur Luther a été traduit en français en 1891, ouvrages tous très anti-luthériens et encore très dépendants des récits polémiques du XVI^e siècle. Mais à Rome, en 1902 ou 1903, L. Cristiani s'intéresse à un congrès d'histoire qui s'y tient et auquel participent plusieurs historiens de renom, dont Henri Denifle, dont les travaux sur Luther alimentent toutes les conversations mais qui ne sont encore pratiquement pas connus en France. Peu après, au cours d'un voyage en Allemagne, il achète l'œuvre majeure de Denifle, *Luther und Luthertum*, publiée en 1904. Vivement intéressé, il en tire une étude sur "Luther et la prière", publiée dans la *Revue pratique d'apologétique*⁵, où il explique que le réformateur allemand était très peu assidu à la prière, puis qu'après 1521 il ne pria plus que pour attaquer l'Église de Rome et non pour demander l'aide de Dieu ; il en conclut que Luther n'a absolument pas l'esprit religieux. Après cet article très hostile, il écrit un livre, *Luther et le luthéranisme*, publié en 1908 chez Bloud. Il est alors professeur de dogme au grand séminaire de Moulins et il songe à passer une licence ès-lettres-philosophie à l'université de Clermont-Ferrand, qu'il réussit en juin 1908. Comme matière à option, il choisit tout naturellement l'histoire de Luther et du luthéranisme, sujet qu'il décide de reprendre pour une thèse de doctorat sous la direction de Georges Desdevises du Désert, un polygraphe, romancier, poète, critique littéraire, mais aussi professeur d'histoire moderne, sans la moindre compétence particulière sur Luther. La thèse est soutenue le 27 avril 1911 devant, entre autres, l'historien

¹ L. CRISTIANI, *Soixante ans de sacerdoce*, op. cit., p. 159.

² Sur la réception catholique de Luther, voir mon article : Yves KRUMENACKER, "Luther et le catholicisme. Des rapports complexes", dans *Revue d'Histoire de l'Église de France*, 103, 2017, p. 201-217.

³ Gerhard Philipp WOLF, *Das neue französische Lutherbild*, Wiesbaden, Franz Steiner, 1974. Voir aussi Richard STAUFFER, *Le catholicisme à la découverte de Luther*, Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1966.

⁴ Pour ces auteurs, voir leurs notices dans *Les Sciences religieuses*, (François LAPLANCHE dir.), (Dictionnaire du monde religieux dans la France contemporaine, 9), Paris, Beauchesne, 1996.

⁵ *Revue pratique d'apologétique*, 15 août 1906, p. 449-461 et 510-515.

Ernest Denis, spécialiste de l'Allemagne et de la Bohême à l'époque contemporaine, qui s'exprime explicitement en protestant⁶.

Nous avons un compte rendu de Cristiani lui-même du déroulement de sa thèse. Il y consacre en effet neuf pages de son journal⁷. Comme de coutume, le futur docteur expose brièvement son sujet devant le jury. Desdevises du Désert l'interroge sur la doctrine de Gottschalk, sur la doctrine catholique de la prédestination au XVI^e siècle, sur Érasme dont il dit apprécier l'action réformatrice qu'il oppose à la brutalité de Luther. Léonce Pingaud, professeur d'histoire à l'université de Besançon, qui a surtout écrit sur la France des XVII^e et XVIII^e siècles, tient des propos élogieux sur la thèse puis s'intéresse à la bibliographie, permettant à M. Cristiani d'affirmer que les *Propos de Table* de Luther n'ont pas d'intérêt historique et que la biographie d'Audin⁸ n'a pas de valeur ; il critique ensuite le titre de la thèse, ce qui donne l'occasion au doctorant d'expliquer que, selon lui, « le protestantisme, c'est la contre-église, c'est l'église d'État, tandis que le luthéranisme c'est l'absence d'église, c'est la révolte et l'appel à l'égalité »... L'intervention d'Ernest Denis est rapportée beaucoup plus en détail (en plus de cinq pages) ; elle est très positive, sur la forme comme sur le fond de la thèse ; des différents membres du jury, il semble être le seul à connaître vraiment le sujet. La discussion porte sur les rôles respectifs de la foule et de Luther dans la "révolte" religieuse, sur la prédication des indulgences, que L. Cristiani défend, tout en admettant des abus possibles, Denis discute ensuite des conséquences lointaines de la Réforme et considère que le doctorant n'a pas compris la portée de la justification par la foi seule : l'abandon dans la confiance en Dieu sans se préoccuper du péché, ce que L. Cristiani juge immoral, permet, selon lui, de libérer « les puissances de vie ». Dans cet échange, Denis s'exprime en historien intéressé par la longue durée, quand le prêtre répond en moraliste. Denis conteste également que le protestantisme se limite au luthéranisme et il considère que remettre l'autorité religieuse aux princes libère les populations, car le pouvoir civil n'a ni le temps ni les compétences pour imposer les dogmes ; L. Cristiani ne répond pas, mais pense que « l'esprit n'est pas fait pour la liberté mais pour la vérité ». Cet échange avec Denis l'a beaucoup marqué, car il ne dit que quelques mots des deux interventions suivantes qui semblent ne porter que sur des détails.

La lecture de ce compte rendu, certes évidemment partial et partiel, est très instructive car, par ses réponses, on voit que L. Cristiani n'est vraiment intéressé que par la vérité et la moralité des principes de Luther ; il juge plus qu'il ne cherche à comprendre, il n'a pas réellement une posture d'historien.

Cette thèse et l'ouvrage précédent sont cependant très importants car ils font connaître au public francophone l'œuvre de Denifle, qui n'est traduite et publiée en français en quatre volumes par Jules Paquier qu'en 1910-1913⁹. L. Cristiani réussit également à tenir compte d'un ouvrage important qui paraît en allemand en mars 1911, le *Luther* du jésuite Grisar¹⁰, en en donnant les points-forts dans un supplément bibliographique de sa thèse¹¹. Dès lors, au sein du monde catholique, il passe pour « l'homme qui a écrit sur Luther ». Peut-être cela explique-t-il en partie son recrutement en 1918 comme professeur d'histoire à la Faculté des lettres des Facultés catholiques de Lyon, le recteur d'alors, Mgr Lavallée, étant passionné par les

⁶ L. CRISTIANI, *Soixante ans de sacerdoce, op. cit.*, p. 86-89. Voir un extrait de l'exposé de Denis lors de la soutenance de thèse dans : Chanoine CRISTIANI, Pasteur RILLIET, *Catholiques, protestants, frères pourtant*, Paris, Fayard, 1954, p. 36-37.

⁷ Ces extraits du Journal de Mgr Cristiani m'ont été communiqués par Michel Casta, que je remercie vivement.

⁸ Jean-Marie-Vincent AUDIN, *Histoire de la vie, des écrits et des doctrines de Martin Luther*, Paris, Locquin, 1839, 2 vol.

⁹ Henri DENIFLE, *Luther et le luthéranisme : étude faite d'après les sources*, trad. française par J. Paquier, Paris, Picard, 1910-1913, 4 vol.

¹⁰ Hartmann GRISAR, *Luther*, Fribourg-en-Brigau, Herder, 1911. L. Cristiani fait un très long compte rendu de la traduction française du livre de GRISAR, *Martin Luther. Sa vie et son œuvre*, 1931, dans la *Revue d'Histoire de l'Église de France*, 78, 1932, p. 60-67.

¹¹ Léon CRISTIANI, *Du Luthéranisme au protestantisme. Évolution de Luther de 1517 à 1528*, Paris, Bloud et C^{ie}, 1911, p. XVII-XXI.

controverses entre catholiques et protestants¹², et les nombreuses conférences faites en 1919-1920 sur Luther, y compris devant des pasteurs protestants¹³.

Il publie alors en 1912 un ouvrage, *Luther et la question sociale*¹⁴. En 1914, il donne une traduction avec une introduction et des notes du traité de Luther *De la Liberté du Chrétien*¹⁵. Je ne dirai rien de la qualité de la traduction, me bornant à l'introduction et aux notes. Il y résume la vie de Luther, dans un sens défavorable mais qui suit l'interprétation générale de sa thèse, puis il présente *De la Liberté du Chrétien* en ajoutant cinq remarques destinées à réfuter Luther en insistant sur le fait que, selon lui, le point central de sa théologie est le fatalisme, ce qui ôte toute pertinence à un écrit censé décrire la liberté chrétienne. De fait, les notes assez nombreuses visent à contredire généralement violemment les affirmations de Luther. On est donc plus dans un ouvrage de controverse que dans une édition savante. Un opuscule grand public, *Luther : sa vie et sa doctrine, ou les origines du protestantisme*¹⁶, paru peu après la Première Guerre mondiale, reprend son interprétation hostile à Luther, dans un esprit très anti-allemand qui s'explique sans doute par la proximité des années de guerre. Ces idées sont également reprises en 1922 dans un article consacré à la Réforme dans le *Dictionnaire apologétique de la foi catholique*¹⁷.

Dans les années 1930, un catholique irlandais, Edward Eyre, s'adresse à L. Cristiani, sur les recommandations des Bollandistes, pour participer à une vaste entreprise collective en plusieurs volumes, *European civilization. Its origin and development*¹⁸. Il écrit, dans le tome IV, la partie consacrée à la Réforme sur le continent. Sa contribution est éreintée dans le compte rendu fait par le *Journal of Modern History*, qui lui reproche de ne traiter que de la religion en ignorant toute la vie sociale et économique, de chercher à justifier l'Église catholique et de multiplier les erreurs factuelles (Bucer serait un théologien de Wittenberg, le servage n'aurait pas existé en Allemagne, etc.) ; sa contribution serait la plus faible du volume¹⁹. La recension dans *Studies : An Irish Quarterly Review* est nettement plus favorable, considérant que L. Cristiani a examiné l'ensemble des facteurs pour faire une présentation « admirable » du développement personnel de Luther ; il a montré que son caractère et son histoire personnelle le prédisposaient à déformer les doctrines théologiques et que sa faiblesse en tant que créateur d'un corps doctrinal est évidente²⁰. Cette revue, qui appartient aux Jésuites irlandais, confirme ainsi le caractère très confessionnel et apologétique du texte de L. Cristiani.

En 1937, sa contribution à l'article "Réforme" du *Dictionnaire de théologie catholique*²¹ assoit son autorité de spécialiste catholique du luthéranisme. Pourtant, si le ton est moins mordant que dans les textes davantage destinés au grand public, on retrouve la même hostilité à Luther et aux réformateurs et la même incompréhension de leur doctrine, assimilée à un « romantisme de la consolation », à une « doctrine bizarre » qui ne peut qu'attirer les âmes grossières, satisfaites de pouvoir se passer des œuvres. L. Cristiani a d'autre part publié des dizaines d'articles dans le *Dictionnaire de théologie catholique* sur différents réformateurs ou théologiens protestants comme Schleiermacher, ou sur des sujets débattus entre catholiques et protestants (par exemple, "sacramentaire"). Il est aussi l'auteur de l'article "Protestantesimo"

¹² Il a légué à la Bibliothèque des Facultés catholiques un très important fonds de controverses, qui a fait l'objet récemment de journées d'études : "Regards sur la controverse religieuse XVI^e-XVII^e siècles. À partir du Fonds Fleury Lavallée", Lyon, ENS et Université catholique, 23-24 septembre 2021.

¹³ L. CRISTIANI, *Soixante ans de sacerdoce, op. cit.*, p. 117.

¹⁴ Léon CRISTIANI, *Luther et la question sociale*, Paris, Tralin, 1912.

¹⁵ Paris, chez Bloud & Gay.

¹⁶ Bruxelles, Société d'études religieuses, 1921.

¹⁷ Tome IV, Paris, Beauchesne, 1922.

¹⁸ Edward EYRE éd., *European civilization. Its origin and development*, vol. IV, *The Reformation*, New York, Oxford University Press, 1936. Voir L. CRISTIANI, *Soixante ans de sacerdoce*, p. 125-126. L'auteur se trompe dans la date de parution, en indiquant 1939.

¹⁹ *Journal of Modern History*, vol. 9, 1, mars 1937 :

<https://www.journals.uchicago.edu/doi/abs/10.1086/600638?journalCode=jmh>

²⁰ *Studies : An Irish Quarterly Review*, vol. 26, 101, mars 1937 :

https://www.jstor.org/stable/30098190?seq=1#metadata_info_tab_contents

²¹ T. XIII/I, Paris, Letouzey, 1937, col. 2020-2097.

dans l'*Enciclopedia cattolica*. Il semble que l'Église catholique ait alors trouvé en lui le spécialiste du protestantisme qui lui convienne : excellent connaisseur des écrits de Luther, repoussant les fausses légendes à son sujet, mais très ferme dans sa foi catholique. Les débuts d'un dialogue œcuménique semblent le laisser froid : en 1948 il publie *L'effroyable martyr de Martin Luther*²² qui attaque un moine névrosé, un jeune homme qui « n'était pas normal », qui ignorait les distinctions élémentaires de la théologie, dont la pensée est née de ses tentations et dont la spiritualité n'est que « féerie » et « cauchemar ».

L. Cristiani publie un dernier livre sur Luther en 1955, en réalité un recueil de textes préfacé par Daniel-Rops, avec qui il était très lié depuis 1952²³. Sa vision de Luther n'a pas évolué depuis sa thèse. On la retrouve également dans son livre de dialogue avec le pasteur Jean Rilliet, en 1954²⁴. En plus de 45 ans, il n'a pas évolué sur ce point, alors que l'historiographie catholique allemande s'est montrée beaucoup plus compréhensive envers le réformateur saxon, avec les travaux de Kiefl en 1917, de Merckle et de Fischer en 1929, de Joseph Lortz surtout en 1939-1940²⁵.

L. Cristiani a également publié de nombreux articles dans diverses revues, dont la *Revue d'Histoire de l'Église de France* où l'on trouve dix-neuf fois sa signature, pour des articles ou des comptes rendus, mais seulement deux articles sur Luther ou le luthéranisme. Le nombre de comptes rendus qui lui sont confiés montre bien qu'il est perçu pendant tout le temps où il enseigne aux Facultés catholiques de Lyon comme un vrai spécialiste de Luther. Il dit beaucoup de bien des *Recherches sur l'Esprit politique de la Réforme* de Georges de Lagarde, tout en indiquant ses désaccords avec l'auteur²⁶ ; il critique très sévèrement le *Luther* de Funck-Brentano parce qu'il néglige les questions doctrinales, qu'il méconnaît les sources et affirme que Luther a dit que le Christ avait commis l'adultère plusieurs fois²⁷ ; il est également assez dur avec le *Luther* d'Edwin Booth, jugé trop superficiel et ignorant la théologie médiévale²⁸ ; il salue le *Luther commentateur des Sentences* de Paul Vignaux, tout en marquant son désaccord dans l'interprétation de la théologie de Luther sur laquelle il reste très négatif²⁹ ; il dit s'être intéressé à l'analyse par Maurice Gravier, dans son *Luther et l'opinion publique*, des nombreux pamphlets politiques suscités par Luther mais il déplore l'incompétence théologique de l'auteur, critique le plan de l'ouvrage et relève de nombreuses erreurs factuelles, montrant ainsi sa connaissance érudite du sujet³⁰. Ces comptes rendus (L. Cristiani en a publié d'autres, sur d'autres sujets ou dans d'autres revues), montrent un lecteur attentif, bien au fait de la bibliographie, érudit, prompt à signaler la moindre erreur, mais aussi toujours prêt à s'opposer à la théologie de Luther.

L. Cristiani écrit également dans la *Revue des questions historiques*, comme nous le verrons plus loin, avec quelques études très érudites encore citées aujourd'hui. Il a aussi donné beaucoup d'articles dans l'*Ami du Clergé*, malheureusement très difficiles à identifier, car ils sont toujours anonymes jusqu'à la Seconde Guerre mondiale. On y trouve notamment, entre 1938 et 1954, des fragments d'une *Histoire générale de la Réforme* qui aurait dû être publiée par Edward Eyre mais ne l'a pas été à cause de la mort de ce dernier en 1937. Ces articles ont sans doute marqué de très nombreux prêtres.

Une histoire confessionnelle

Luther et le Luthéranisme est très explicitement un livre apologétique, destiné, explique l'introduction, à étudier un apostat « qui a écrit et proclamé contre la Papauté et le Catholicisme

²² Paris, Éditions du Cèdre, 1948.

²³ Léon CRISTIANI, *Luther tel qu'il fut : textes choisis, traduits du latin et de l'allemand et annotés*, Paris, Fayard, 1955.

²⁴ L. CRISTIANI, J. RILLIET, *op. cit.*, p. 24-27.

²⁵ Yves KRUMENACKER, art. cité, p. 210-211.

²⁶ *Revue d'Histoire de l'Église de France*, 60, 1927, p. 373-376.

²⁷ *Revue d'Histoire de l'Église de France*, 91, 1935, p. 244-248.

²⁸ *Revue d'Histoire de l'Église de France*, 92, p. 406-407.

²⁹ *Revue d'Histoire de l'Église de France*, 96, 1936, p. 360-362.

³⁰ *Revue d'Histoire de l'Église de France*, 121, 1946, p. 332-334.

ce qu'il y a de plus violent, de plus brutal, de plus inouï dans tous les siècles, en fait d'invectives et d'injures », un homme responsable du « levain de haine et de défiance » entre protestants et catholiques³¹. Mais L. Cristiani veut le faire scientifiquement, objectivement, en s'appuyant sur les travaux d'H. Denifle essentiellement et en ayant recours aux œuvres de Luther lui-même. Il est bien dans ce courant conservateur et ultramontain érudit, persuadé que la science ne peut que prouver la vérité du catholicisme, celui de la *Revue des questions historiques* à laquelle il contribuera par un article sur "Josse Clichtove et son *Antilutherus*" en 1911, une longue étude sur les *Propos de table* en 1911-1912 et une autre sur "Luther au couvent" en 1913-1914, celui aussi de la *Revue de l'Histoire de l'Église de France*, qui sera créée en 1910 à l'initiative de Mgr Baudrillart, qui préface de manière élogieuse le livre de L. Cristiani.

Luther et le Luthéranisme est, sur le plan historique, un livre étrange. Après un premier chapitre sur la Renaissance fondé en très grande partie sur la monumentale et très catholique étude de Johannes Janssen, traduite en français sous le titre *L'Allemagne et la Réforme* (6 volumes, 1889-1903), L. Cristiani s'emploie surtout à montrer les côtés pernicieux d'une partie de l'humanisme et à innocenter l'Église catholique des maux dont on l'a accusée et qui ont servi à expliquer la Réforme de Luther. Il dresse ensuite un portrait psychologique de Luther, homme violent, emporté, passionné, orgueilleux, n'hésitant pas à se contredire et à mentir, ayant perdu tout secours divin car ne pratiquant plus la prière – un portrait à charge, qu'on retrouvera par la suite dans l'article déjà cité "Luther au couvent"³². La suite du livre s'attache essentiellement à la doctrine, sans trop tenir compte du contexte ni de l'évolution de sa pensée : une méthode plus dogmatique qu'historique, marquée par un esprit de controverse caricaturant les idées de Luther pour mieux les réfuter, comme on le faisait couramment à l'époque. Il est ainsi question des contradictions de sa pensée, au moins aux yeux des théologiens catholiques, dans l'esprit de *l'Histoire des Variations* de Bossuet, puis de la violence de son langage, de ses « mensonges », de ses manipulations, de son manque de sincérité, en mettant en avant l'affaire de la bigamie du landgrave de Hesse. L'obsession de Luther pour Satan sert à montrer que la Réforme ôte toute responsabilité et tout sens moral à l'homme. C'est illustré notamment par le long chapitre sur "le mariage et la virginité" qui montre, selon L. Cristiani, l'obscénité des réformateurs et leur incapacité à observer la chasteté, contrairement à l'enseignement constant de l'Église catholique. L'ecclésiologie, pleine de haine et de fureur contre la papauté, est jugée fautive et destructrice, ce qui aurait amené Luther à s'inféoder au pouvoir civil et à accepter le césaropapisme. Le livre se termine par un examen des conséquences de la réforme luthérienne du vivant du réformateur : montée des révoltes sociales, de l'immoralité, de l'ivrognerie, de l'ignorance, mépris de Dieu et des ministres du culte, blasphèmes et impiétés. Des conséquences néfastes, qui n'auraient été surmontées que grâce à la réaction catholique à la suite du concile de Trente et à l'abandon du luthéranisme au profit du piétisme qui, pour Cristiani est « tout l'opposé du luthéranisme ».

En fait, tous les actes, toutes les idées de Luther sont interprétés défavorablement. L. Cristiani confond sans cesse évolution de la pensée et contradiction et il oppose des actes dont l'apparente incompatibilité s'explique aisément par les circonstances, comme il le reconnaît lui-même mais sans en tirer toutes les conséquences. Il raisonne en théologien systématique, qui veut donner une cohérence ou, plus exactement s'ingénier à montrer qu'elle n'existe pas, à une pensée mouvante. Une des sources principales est *Die Reformation* d'Ignaz von Döllinger, ouvrage apologétique très antiprotestant, paru en trois volumes de 1846 à 1848 et traduit en français par Emmanuel Perrot (1847-1851, 3 vol.), un livre qui, précisément, aborde l'histoire de l'Église de manière théologique. Mais la force de l'œuvre de L. Cristiani est l'abondance des citations de Luther lui-même, ce qui est rendu possible par la profusion des écrits du réformateur et sa propension à tenir des propos outranciers, notamment dans ses lettres et ses *Propos de table*. *Luther et le luthéranisme* n'en mérite pas moins le jugement extrêmement négatif porté sur lui par Richard Stauffer dans son étude des lectures catholiques de Luther³³.

³¹ L. CRISTIANI, *Luther et le Luthéranisme*, op. cit., p. XIX et XXIII.

³² *Revue des questions historiques*, 1913, p. 361-381 et 1914, p. 356-378.

³³ R. STAUFFER, op. cit. p. 19-21.

Il n'est par conséquent pas étonnant que ce livre ait été vu comme un instrument de prosélytisme : un ancien condisciple de L. Cristiani à l'École apostolique de Differt, Louis Lézer, devenu missionnaire aux Îles Fidji, lui écrit en 1908 : « Vous voudrez bien m'envoyer un exemplaire de votre ouvrage sur Luther, car il me sera utile ici, pour lutter contre la propagande protestante » et, cinquante-trois ans plus tard, L. Cristiani s'en réjouit toujours³⁴.

L. Cristiani soutient sa thèse de doctorat à Clermont-Ferrand trois ans plus tard, sur un sujet très proche. Elle est également publiée à Paris chez Bloud³⁵. Or elle est très différente du livre de 1908. En passant d'un genre littéraire à un autre, de l'apologétique à l'étude scientifique, il a totalement changé sa méthode. Il n'y a plus ici d'attaques ouvertes contre Luther, d'interprétations systématiquement défavorables, mais, au contraire, une érudition très sûre appliquée à une lecture attentive des écrits de Luther (en allemand) et appuyée sur une excellente connaissance de l'historiographie essentiellement allemande sur le sujet : Denifle, Janssen et Döllinger sont toujours cités, mais en compagnie d'une multitude d'autres auteurs, catholiques et protestants. De plus, L. Cristiani affirme avoir voulu traiter le sujet « avec justice, [...] avec une sympathie voulue » car, explique-t-il, c'est « une question de méthode » pour « comprendre le passé³⁶ ». Alors que le livre de 1908 voulait dénoncer, la thèse de 1911 cherche à comprendre même si, comme nous l'avons vu, elle n'y parvient pas. L. Cristiani reproche à Denifle, écrit-il dans un article de 1925, un manque de nuances qui lui a fait faire « plutôt une copieuse dissertation qu'une minutieuse et sereine étude d'histoire », alors que lui voudrait décrire l'« évolution intime » du réformateur³⁷. Aussi les maladroites de l'Église catholique ne sont-elles pas passées sous silence et un accent particulier est mis sur la psychologie de Luther, sur son extrême sensibilité, sur son expérience douloureuse du péché et la nécessité pour lui d'y échapper. En ce sens, *Du Luthéranisme au protestantisme* apparaît comme une étude historique solide, érudite, parfaitement conforme aux règles de l'époque, saluée par un spécialiste de l'histoire de la théologie comme De Jongh, qui parle d'un « beau livre », parfaitement objectif, entièrement fondé sur les documents³⁸ ; même Lucien Febvre le considère comme « un petit livre adroit et non sans mérite³⁹ », en rangeant néanmoins son auteur parmi les « adaptateurs et liquidateurs de Denifle⁴⁰ », non comme un esprit original. On comprend la faveur qu'elle a eue auprès du public catholique et la renommée de L. Cristiani comme un véritable spécialiste catholique de Luther.

Bien entendu, les convictions de L. Cristiani n'ont pas disparu et elles transparaissent dans l'œuvre, malgré la volonté d'impartialité de l'auteur. Cela s'explique, à mon sens, par trois raisons. Tout d'abord, l'histoire qu'il retrace est une « histoire jugée », pour reprendre la terminologie de Bachelard⁴¹, une histoire écrite à partir de jugements portés sur la vérité des courants étudiés ; l'analyse du compte rendu de la soutenance de thèse l'a bien montré. En second lieu, il s'agit avant tout d'une histoire des idées, en l'occurrence théologiques, où le contexte joue un rôle très secondaire : la diversité des opinions théologiques de l'époque, les rivalités internes à l'Église, les questions politiques dans le Saint-Empire, l'importance des idées millénaristes auprès de beaucoup de contemporains de Luther, tous ces éléments sur lesquels les biographes actuels de Luther mettent l'accent sont à peine évoqués ; on a affaire à une histoire interne de la théologie, où l'évolution des idées ne s'explique guère que par la logique interne des principes initiaux, les débats théologiques et l'opposition systématique à Rome (et le caractère emporté de Luther). Cette vision purement théologique des choses lui permet d'écrire qu'à partir de 1524 Melancthon n'est plus luthérien, car convaincu par la *Diatribes sur le libre-*

³⁴ L. CRISTIANI, *Soixante ans de sacerdoce*, op. cit., p. 23.

³⁵ L. CRISTIANI, *Du Luthéranisme au protestantisme*, op. cit., 1911.

³⁶ *Ibid.*, p. XII.

³⁷ *Revue d'Histoire de l'Église de France*, 53, 1925, p. 542 (compte rendu de Pierre Pourrat, *La spiritualité chrétienne*).

³⁸ *Revue d'Histoire ecclésiastique*, t. 15, 1914, p. 555-557

³⁹ Lucien FEBVRE, « Le progrès récent des études sur Luther », dans *Revue d'histoire moderne*, 1926, p. 36.

⁴⁰ *Ibid.*

⁴¹ Gaston BACHELARD, « Actualité de l'histoire des sciences », dans *L'engagement rationaliste*, Paris, PUF, 1972, p. 141.

arbitre d'Érasme, alors même que non seulement il est resté aux côtés de Luther, comme L. Cristiani le note lui-même⁴², mais qu'il sera celui qui permettra au luthéranisme de se perpétuer⁴³. Il est aussi difficile de comprendre comment des prédicateurs à la théologie jugée aussi erronée (Karlstadt, les anabaptistes, certains disciples de Luther) ont pu avoir un tel succès, sauf à supposer un esprit malveillant et séditionnaire de la population allemande. En fait, comme le souligne R. Stauffer, L. Cristiani ne comprend rien au message de la Réforme⁴⁴. En troisième lieu, sa vision est téléologique et anachronique. Dès le début, il montre une marche inéluctable du réformateur saxon vers l'hérésie et une opposition contre l'Église et la théologie traditionnelle qui se renforcent nécessairement, sans faire suffisamment la part de l'impondérable et cela malgré l'attention remarquable portée au temps, à la manière dont, « jour après jour⁴⁵ », la pensée se développe. Et d'autre part, cette pensée luthérienne qui s'enfonce peu à peu dans l'hérésie est opposée à une pensée catholique presque immuable, très marquée par le thomisme, qui doit sans doute bien plus à la théologie du début du XX^e siècle qu'à celle, beaucoup plus diverse, du début du XVI^e siècle. Plus généralement, il n'envisage guère des idées d'« entre-deux », comme les définira une historiographie beaucoup plus récente à la suite de Thierry Wanegffelen⁴⁶, mais plutôt des catégories figées, comme cet « humanisme italien qui fut un véritable retour au paganisme » et l'opinion qu'il y a des « chefs » du « parti » humaniste ou du « parti nationaliste »⁴⁷. Cela l'amène à dénoncer des erreurs, des mauvaises interprétations, des incompréhensions de la doctrine par Luther alors que, bien souvent, il n'attaque que des opinions largement partagées et défendues en cour de Rome, mais qui ne s'imposeront vraiment qu'après le concile de Trente. Il ne peut non plus s'empêcher quelquefois de s'emporter contre les propos polémiques de Luther comme lorsqu'il dénonce « les injures [qui] suppléent trop souvent à la faiblesse des arguments » ou « une exégèse plus ou moins fantaisiste » et, en note, il entend quelquefois le réfuter. C'est ce qui explique sans doute que ce travail sérieux, solide, est aussi un travail éminemment catholique où Luther est vu presque exclusivement comme un révolutionnaire voulant saper le pouvoir du pape et la doctrine catholique, non comme un réformateur. Ou, plus exactement, L. Cristiani voit trois périodes dans l'évolution de Luther : la première, jusqu'en 1519, décrit un moine angoissé par son salut, qui ne sait pas où il va, et qui pense trouver une solution dans la justification par la foi seule, traduction exacte, selon lui, de la pensée de saint Paul, qu'il veut par conséquent prêcher librement tout en travaillant à réformer un christianisme qui s'est coupé de la Bible ; en 1519-1520, il comprend que cette opinion mène à une rupture avec Rome, ce qu'il exprime dans ses grands ouvrages de 1520 ; enfin, pendant la troisième période, Luther s'effraie des conséquences de ses innovations et revient à des institutions ecclésiastiques rigides placées sous la direction de l'État tout en mettant au premier plan la lutte contre le pape et l'Église catholique.

Cette thèse n'est plus recevable aujourd'hui mais elle se fonde sur une lecture attentive des textes. C'est pourquoi sans doute L. Cristiani peut à la fois la produire et ne pas renier son œuvre précédente, louée même dans l'introduction⁴⁸. Dans l'une, il cherche à comprendre, dans l'autre, il dénonce et il attaque ce qu'il considère comme des erreurs. Mais le résultat de sa thèse, conforme aux idées exprimées dans le premier livre, d'un Luther qui se contredit, qui, pour annoncer la justification par la foi seule, cherche à détruire la papauté en prêchant le libre examen et la liberté de conscience avant d'être amené à fonder une religion d'État marquée par un déterminisme absolu, est totalement irrecevable – même si L. Cristiani la soutient toujours en 1954, soit quarante-trois ans plus tard⁴⁹.

⁴² L. CRISTIANI, *Du luthéranisme au protestantisme*, p. 345.

⁴³ Il est vrai que le luthéranisme se divisera rapidement entre « philippistes », partisans de Melancthon, et « gnésio-luthériens », se voulant davantage fidèles à la pure doctrine de Luther.

⁴⁴ R. STAUFFER, *op. cit.*, p. 21.

⁴⁵ L. CRISTIANI, *Du luthéranisme au protestantisme*, p. VIII.

⁴⁶ Thierry WANEGFFELLEN, *Ni Rome ni Genève. Des fidèles entre deux chaires en France au XVI^e siècle*, Paris, Honoré Champion, 1997.

⁴⁷ L. CRISTIANI, *Du luthéranisme au protestantisme*, *op. cit.*, p. 132, note, et *passim* pour le supposé « parti nationaliste ».

⁴⁸ L. CRISTIANI, *Du luthéranisme au protestantisme*, p. I.

⁴⁹ L. CRISTIANI, J. RILLIET, *op. cit.*, p. 24-27.

La thèse de L. Cristiani est complétée par une étude sur la question sociale chez Luther⁵⁰. Elle porte en fait essentiellement sur la guerre des paysans de 1525. L'auteur montre qu'à cette date, Luther a désavoué les innovations effectuées en son absence à Wittenberg et condamné tous ceux qui avaient une autre idée de la religion et du culte que lui. Il appuie désormais l'autorité séculière pour garantir la paix publique contre l'agitation du peuple, ce qui l'amène à désavouer la révolte des paysans et à appuyer la répression. Tous ces événements, d'après Luther relu par L. Cristiani, s'expliquent parce qu'on n'a pas accepté son Évangile. Cela amène notre auteur à étudier les conséquences sociales de la doctrine luthérienne, toutes négatives selon lui : le libre examen est une source de divisions, de discordes et de guerres ; la justification par la foi seule entraîne l'immoralité, le serf-arbitre permet de se dédouaner de ses fautes, le rejet du mariage comme sacrement favorise le divorce et la polygamie et, à terme, « l'union libre, ruine de la société et dégradation de la race humaine » en raison d'une conception « bestiale » de la sexualité⁵¹, le rejet de la papauté aboutit à la domination d'un État autoritaire et répressif sur l'Église. Il peut ainsi conclure, au mépris de toute réalité mais dans la droite ligne de toute l'historiographie réactionnaire et contre-révolutionnaire, que la doctrine de Luther « ne pouvait qu'accentuer le désordre des consciences, l'anarchie des opinions, le conflit des intérêts et la haine des classes ».

Un article de 1935, "Les causes de la Réforme", permet malgré tout de préciser en quoi L. Cristiani se démarque de l'histoire catholique traditionnelle de la Réforme tout en étant totalement dépassé aujourd'hui⁵². Il donne les raisons invoquées par Luther, Melancthon et les autres réformateurs pour s'opposer à l'Église, la mise sous le boisseau de l'Évangile. Cela l'amène à rejeter la thèse des abus, dont Lucien Febvre avait, il est vrai, déjà fait litière dans un célèbre article de 1929 d'ailleurs cité par L. Cristiani⁵³, mais qui était toujours très partagée dans le catholicisme ; il ne tient pas du tout compte non plus du légendaire hérité de Cochlaeus sur les apparitions du diable, les faux miracles. Mais il réfute ensuite l'idée d'une corruption de la foi en affirmant l'inerrance de l'Église et l'infaillibilité du pape ; il souligne, en reprenant Bossuet, les « variations » des Églises protestantes ; il utilise Newman pour expliquer que les dogmes catholiques ont évolué mais sans varier. Autrement dit, il abandonne l'histoire pour débattre, en théologien, avec les protestants. Puis il se souvient qu'il s'attelle à une question historique (les causes de la Réforme) et note que la thèse des abus n'est plus guère à l'honneur chez les historiens, et il suggère d'aller dans le sens de Lucien Febvre en s'intéressant aux causes psychologiques, avant de conclure que ce qui relève de la biographie particulière de chaque réformateur n'a d'intérêt que dans la mesure où cela rencontre des aspirations collectives, ce qui permet de dégager trois causes essentielles : « la déchéance de Rome, parallèle à la croissance de la monarchie absolue, et aboutissant à la haine de Rome, – le développement de la mystique augustinienne, parallèle à un développement intense du paganisme mondain et aboutissant à une mystique du salut à bon marché, celle de la justification par la foi seule, – la décadence de la scolastique, parallèle à la renaissance des recherches bibliques⁵⁴. » Même si cette conclusion est à corriger ou à nuancer sur bien des points, il faut bien lui reconnaître une certaine pertinence. Mais le traitement de la question est altéré par le mélange constant entre histoire et théologie, dans la mesure où L. Cristiani considère que les réformateurs sont dans l'erreur et que l'Église catholique a raison, ce qui l'amène à mal comprendre les positions des uns et de l'autre.

⁵⁰ Léon CRISTIANI, *Luther et la question sociale*, Paris, A. Tralin, 1912.

⁵¹ L. CRISTIANI, *Luther et la question sociale*, *op. cit.*, p. 186.

⁵² Léon CRISTIANI, "Les causes de la Réforme", dans *Revue d'Histoire de l'Église de France*, 92, 1935, p. 323-354.

⁵³ Lucien FEBVRE, "Une question mal posée : les origines de la Réforme française et le problème général des causes de la Réforme", dans *Revue historique*, 161, 1929, p. 1-73.

⁵⁴ L. CRISTIANI, "Les causes de la Réforme", art. cité, p. 354.

Un autre article, de 1946, portant sur “Luther et la faculté de théologie de Paris”, peut attirer notre attention⁵⁵. Il ne peut évidemment pas avoir tenu compte de toutes les recherches qui se sont multipliées ces dernières années sur le gallicanisme et sur la faculté de théologie⁵⁶. Mais il étudie très sérieusement, avec beaucoup d’érudition, le contexte et surtout la *Determinatio* de l’Université de Paris condamnant les erreurs de Luther, puis la répression et la réaction de Luther. Il s’agit d’un beau travail d’histoire méthodique, mais dans lequel L. Cristiani ne peut s’empêcher d’émettre des avis de nature théologique, sur la valeur de l’argumentation des docteurs parisiens ou sur le fondement de la doctrine luthérienne.

Pour notre auteur, il reste évident que l’histoire de l’Église est une branche de la théologie et qu’elle a pour but de dévoiler la vérité. Dans la biographie de Luther, dans la Réforme en général, ce qui l’intéresse est en réalité la défense de la théologie catholique et pour cela il montre les erreurs doctrinales ou les incompréhensions de Luther. Nous en avons donné de nombreux exemples, on pourrait en citer d’autres, comme le jugement (évidemment négatif) porté sur l’utilisation de saint Augustin par Luther⁵⁷. Pour L. Cristiani, il semble que toute attaque contre l’orthodoxie théologique amène inévitablement à des désordres. C’est pourquoi il ne peut y avoir de « réforme » protestante, même s’il reconnaît que Luther, au moins dans ses débuts, a sincèrement voulu réformer l’Église, mais seulement une « révolution ». Sur ce point, il n’évolue pas. Il publie en 1955 un recueil de textes de Luther, avec une préface de Daniel-Rops : la présentation des extraits choisis montre que son interprétation n’a pas changé⁵⁸. En 1956, sa *Brève histoire des hérésies*⁵⁹ fait toujours du protestantisme la source de toutes les hérésies. Et, tout à la fin de sa vie, il intitule un petit livre consacré à l’histoire de l’Église à la Renaissance : *L’insurrection protestante*⁶⁰ ; il s’agit bien pour lui d’une révolte aboutissant à une contre-Église, ou plutôt à plusieurs, car le protestantisme a produit une « dispersion des esprits⁶¹ », qui n’a rien de fécond, car le développement de l’Église catholique ne lui doit rien : « ni cassure, ni rupture », le catholicisme du Concile de Trente étant rigoureusement semblable à celui du Moyen Âge, le concile lui-même se contentant de réformer les abus et de dresser « la majestueuse unité du dogme catholique⁶² » – ce concile qu’il a abondamment traité dans un des volumes de la grande *Histoire de l’Église* de Fliche et Martin, volume qui passe aujourd’hui pour un des plus faibles de la série⁶³. Étonnant fixisme, en contradiction totale avec tous les acquis de la recherche historique depuis des dizaines d’années, de la part d’un homme pourtant au fait de l’historiographie et qui a pu montrer ses grandes qualités en tant que doyen. C’est cette connaissance, et son érudition qui obligent à nuancer le portrait totalement négatif qu’en a fait R. Stauffer. L. Cristiani réussit en effet le tour de force d’être à la fois un très grand connaisseur de Luther et un homme qui n’a rien compris à son message.

⁵⁵ Léon CRISTIANI, “Luther et la faculté de théologie de Paris”, dans *Revue d’histoire de l’Église de France*, 120, 1946, p. 53-83.

⁵⁶ Notamment celles de James K. Farge sur les enseignants et étudiants de la faculté de théologie et de Philippe Denis sur le gallicanisme au XVI^e siècle et Edmond Richer.

⁵⁷ Léon CRISTIANI, “Luther et saint Augustin”, dans *Augustinus magister*, Paris, Études augustiniennes, 1954, t. II, p. 1029-1038.

⁵⁸ Léon CRISTIANI, *Luther tel qu’il fut*, (Textes pour l’histoire sacrée), Paris, Fayard, 1955.

⁵⁹ Léon CRISTIANI, *Brève histoire des hérésies*, (Je sais – Je crois, 136), Paris, Fayard 1956.

⁶⁰ Léon CRISTIANI, *L’insurrection protestante. L’Église de 1450 à 1623*, (Je sais – je crois), Paris, Fayard, 1961.

⁶¹ L. CRISTIANI, *L’insurrection protestante*, *op. cit.*, p. 81.

⁶² L. CRISTIANI, *L’insurrection protestante*, *op. cit.*, p. 82-83, 100.

⁶³ Léon CRISTIANI, *L’Église à l’époque du concile de Trente*, (Histoire de l’Église, 17), Paris, Bloud et Gay, 1948.